

## ANDRÉ BRETON

### Adieu ne plaise

Guillaume Apollinaire disait – c'était à propos des funérailles d'Alfred Jarry:

«Il y a des morts qui se déplorent autrement que par les larmes. On ne voit pas des pleureuses à l'enterrement de Folengo, ni à celui de Rabelais ni à celui de Swift... De tels morts... leurs souffrances n'ont jamais été mêlées de tristesse. Il faut, pour de semblables funérailles, que chacun montre un heureux orgueil d'avoir connu un homme qui n'ait jamais éprouvé le besoin de se préoccuper des misères qui l'accablaient...»

Jusqu'aux limites du possible, telle a été l'attitude de Francis Picabia. Contenons donc notre grand chagrin.

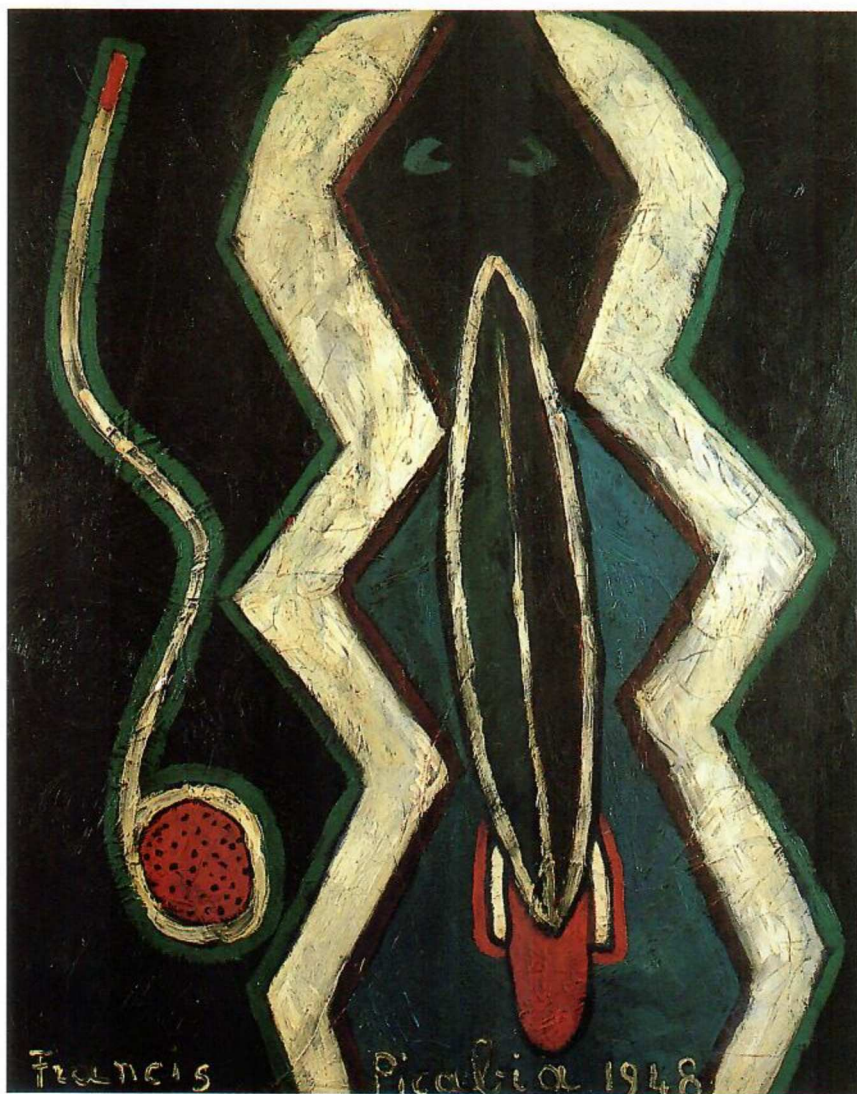
Certes, beaucoup d'entre nous ne savent comment échapper au déchirement; ils en passent par cet affreux collapsus mental qui nous attend à la soudaine disparition d'un être cher. Que nous le voulions ou non, nous sommes ici tributaires des façons de penser et de sentir d'une civilisation, la nôtre, que la mort prend bien plus au dépourvu qu'elle ne prend les peuples sauvages. Que ce ne soit pas une raison pour oublier que Picabia, comme nul autre, a fait l'impossible pour conjurer le mal qui nous assaille; il ne saurait y avoir sacrilège à rappeler le partage des couronnes de pain qui prélude à la course éperdue de son film *Entr'acte*, ni le vœu qu'il a exprimé ailleurs, qu'après notre mort, nous soyons mis dans une boule en bois de plusieurs couleurs et que ceux qui la roulent jusqu'au cimetière portent des gants transparents, «afin, comme il a dit splendidement, de rappeler aux amants le souvenir des caresses».

C'est dans la lumière transfigurante de ces derniers mots que ceux qui vous aiment continueront à vous évoquer, très cher Francis. Cette lumière, tous ceux qui goûtent vraiment la poésie

savent qu'elle n'est qu'à vous et elle s'exalte encore dans leur cœur par ce blême matin de décembre. Je suis de ceux qui tout jeunes ont subi sa fascination. Ce n'était encore qu'une lueur taquine, qui jouait à se cacher elle-même sous le boisseau, mais combien brillante par éclairs (je pense à ces premiers recueils de poèmes qui vont de *Cinquante-deux miroirs* à *Pensées sans langage*). C'est seulement dans ces toutes dernières années qu'elle s'est laissé un peu apprivoiser – oui, elle est sortie de ces broussailles qui semblaient être son élément – et cela nous a valu les admirables plaquettes bien trop peu connues – tirées à bien trop petit nombre – qui s'appellent *Fleur montée*, *Chi lo sa*, d'autres encore, où votre cœur se montre à nu. Jamais confidence ne se fit plus enveloppante sous un tour plus désinvolte. Tant pis pour ceux qui manqueraient d'oreille à de tels accents:

*Les amours  
Voilà une recherche assez vaine  
Capable de troubler les enfants  
Là-bas la lune éclaire  
Mais comme les morts  
Éclairent les vivants  
Je m'en rapporte à vous  
Aujourd'hui le plaisir intérieur  
Qui éclaire mon rêve  
Est une huppe  
Qui souffle dans un instrument  
Lequel ne rend aucun son  
Les oiseaux nagent  
Dans l'eau violette  
Puis s'envolent  
Pour téléphoner  
Plus rien que le souvenir d'un rêve  
La beauté se soulève  
Vous vous y connaissez amis.*

Francis, il m'est arrivé de dire que votre peinture était la succession – souvent désespérée, néronienne – des plus belles fêtes qu'un homme se soit jamais données à soi-même. Ceci commence, du



Francis Picabia, *Génération ascendante*, 1948,  
huile sur toile, 100 × 80 cm, Artcurial.

moins, à se savoir. Une œuvre fondée sur la souveraineté du caprice, sur le refus de *suivre*, tout entière axée sur la liberté, même de déplaire. Seul un très grand aristocrate de l'esprit pouvait oser ce que vous avez osé: ne vous appesantir à aucun prix, ne rien flatter, y compris telle idée avantageuse qu'on eût pu se faire de vous, détenir en propre le joyau de Mallarmé: «Cette goutte de néant qui manque à la mer.» C'est par là qu'avec notre ami Marcel Duchamp, vous avez acquis sur l'avenir les grands pouvoirs. Il y a une marge d'intelligence, je ne crains pas de dire prophétique, entre ce que vous avez fait et ce que les autres ont fait. Et c'est cette *aura* qui veut que nous soyons quelques-uns à mettre hors de pair vos monumentales *Udnie* de 1913 aussi bien que ce *Printemps*, de 1938 je crois, qui était resté et restera éternellement le vôtre.

Mon cher Francis, allez-vous croire qu'un journal me prêtait hier de l'influence sur vous? Nous savons bien que c'est tout le contraire qui est vrai. Vous avez été un des deux ou trois grands pionniers de ce qu'on a appelé, faute d'autre mot, *l'esprit moderne*. Vos mouvements l'ont conditionné en grande part et rien ne peut faire, même après le salut bouleversé que je vous adresse, que vous ne restiez à la pointe aimantée de cet esprit. Nous aurions honte, que dis-je, nous aurions peur de vous quitter.

André Breton

Cimetière Montmartre, 4 décembre 1953